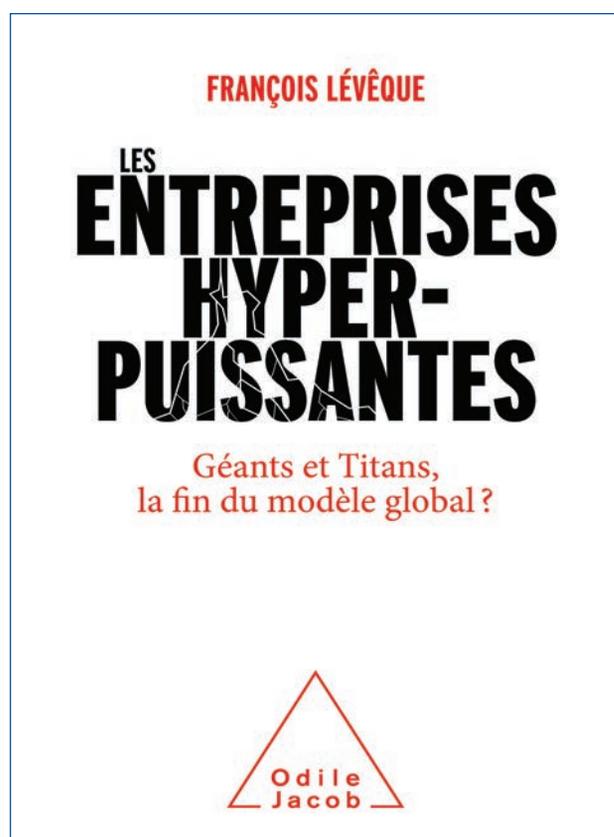


Et si la démondialisation signait la fin de l'expansion affolante des GAFA ?

À propos du livre de François LÉVÊQUE, *Les entreprises hyper-puissantes, Géants et Titans, la fin du modèle global ?*, Odile Jacob, mars 2021

Par Christophe DESHAYES

Chaire Phénix - Grandes Entreprises d'Avenir, MINES ParisTech



© Éditions Odile Jacob

Depuis, selon l'économiste François Lévêque, tout leur a réussi, à commencer bien sûr par la mondialisation. Ces quarante années ont été, pour elles, les Quarante triomphantes. On leur a déroulé le tapis rouge, ainsi qu'à leurs patrons, comme le titrait en 2015 *Le Monde* : « Carlos Ghosn, le PDG chef d'État ». Les chiffres d'affaires ont été décuplés, l'innovation est devenue incessante, la rentabilité a littéralement explosé. Les économistes sont formels : plus elles sont puissantes et performantes, plus elles le deviennent. Non seulement elles creusent l'écart avec leurs concurrents, mais elles sont aussi à l'origine d'inégalités toujours plus grandes dans tous les domaines. Elles troublent le fragile équilibre des finances publiques. Elles menacent depuis quelque temps de manipuler les consommateurs grâce aux données massives, mais aussi les citoyens en vendant leur puissance technologique à des manipulateurs d'opinion passés maîtres dans la diffusion de *fake news*. Ne seraient-elles pas finalement devenues trop puissantes ? Les prédictions de concentration annoncées dans les années 1970, et reprises dans le film de 1982 d'Henri Verneuil *Mille milliards de dollars*, sont désormais avérées, en pire.

Les appels à prendre des mesures se multiplient, que ce soit en Europe ou aux États-Unis. Le temps n'est-il pas venu pour les États de reprendre la main et de domestiquer les marchés ? C'est pour orienter les idées ou le débat que François Lévêque prend la plume. Son intention manifeste est de donner au plus grand nombre les clés pour réfléchir. Le livre est très pédagogique et vivant, tout en étant solidement étayé. Resituer le débat dans l'histoire de la pensée économique et politique à la lumière des théories, et le projeter dans les débats actuels qui animent les différentes instances de régulation, est particulièrement utile pour y voir plus clair, d'autant que l'auteur profite de l'occasion pour déconstruire un certain nombre d'idées reçues. Le moment est d'autant mieux choisi que nous serions entrés, selon l'auteur qui le démontre bien, dans une période de « démondialisation », c'est-à-dire un environnement aussi adverse que les quarante dernières années ont été exceptionnellement favorables. Les conséquences donnent le vertige, mais l'auteur se concentre sur l'économie et la politique, au lecteur d'en tirer les conséquences dans sa vie professionnelle et personnelle, voire dans ses finances.

Les années 1970 ont été marquées par une défiance croissante envers les multinationales. Elles étaient devenues si grosses et si internationales qu'elles étaient suspectées d'écraser la concurrence, et même de menacer les États. Cela a contribué, sans en être la raison première, à déclencher en France, il y a exactement quarante ans, des nationalisations massives. On connaît la suite. La France a finalement fait marche arrière et rejoint le concert des nations. Les entreprises géantes étaient en effet (re)devenues fréquentables un peu partout sur la planète. On ne les appelait plus « multinationales », terme idéologique et négatif, mais « entreprises globales ».

Le talent de François Lévêque est d'aborder un sujet ancien en évitant la technicité et un air de déjà-vu. Son truc ? Il s'exprime à la première personne pour mieux raconter les enjeux actuels et les pistes à envisager. Ce n'est pas seulement brillant, c'est jubilatoire. Par ce parti pris narratif, il réussit à intéresser le néophyte curieux autant que le connaisseur, comme on peut se laisser subjugué par la visite du château de Versailles avec des amis étrangers qui le visitent pour la première fois, même quand on connaît l'histoire de France et qu'on le visite pour la quinzième fois. François Lévêque est notre guide, et il connaît son affaire. Il n'hésite pas à jouer de l'intrigue et d'un peu d'humour.

Concentration, inégalités, puissance : suivez le guide !

La visite commence par le hall et les salles de réception où tout est fait pour étaler la puissance et la démesure. En 1968, les 6 000 premières entreprises mondiales représentaient un chiffre d'affaires de 1 000 milliards de dollars ; il en suffit de trente aujourd'hui en dollars constants pour atteindre ce montant, soit une multiplication par 200 de la concentration des grands groupes. Ce n'est pas uniquement une fuite en avant dans une course à la taille, l'opulence suit. Les profits n'ont jamais été aussi hauts, au point même que certains journaux libéraux s'en inquiètent, c'est dire. Le retour sur capital investi entre 1980 et 2013 a plus que doublé aux États-Unis. Mais le guide nous invite à regarder les détails du décor : l'écart s'accroît entre les entreprises les plus profitables et les autres. Il est passé, sur la période, de un à trois, à un à six. En réalité, les moins rentables sont restées aussi peu rentables tandis que les profits de celles qui occupent le haut du tableau se sont littéralement envolés. Comme à Versailles, on comprend le privilège d'être du côté des plus riches. C'est « l'effet Matthieu », rappelle notre guide amusé de citer l'évangile : « On donnera à celui qui a et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a ! »

Le thème de l'inégalité est l'occasion de montrer que, même parmi les puissants, les inégalités règnent. C'est aujourd'hui l'effet de réseau qui permet à certaines entreprises, principalement celles issues du numérique, les plateformes, de profiter de la valeur apportée par leurs clients toujours plus nombreux sur la planète. Le résultat est notamment une valeur boursière stratosphérique puisqu'elle anticipe une croissance exponentielle. De telles entreprises quittent le monde des entreprises normales, elles sont mises en orbite, elles survolent tout, elles surplombent. C'est le fameux *Winner-takes-all* ! Mais notre guide, contrairement à beaucoup d'autres, précise que la formule n'est pas exacte et qu'elle est mal interprétée. En réalité, le gagnant ne ramasse pas toute la mise, mais seulement la plus grande partie. On devrait donc dire *Winner-takes-most*. La nuance est de taille, car la concurrence est certes très affaiblie, mais elle n'est pas totalement anéantie, ce qui laisse des espoirs de renaissance.

Dernière précision utile, la récompense n'est pas pour le premier mais pour le victorieux, ce qui n'est pas la même chose. Ce qui compte n'est pas tant de partir le premier que d'arriver en tête, ce qui laisse entrevoir bien des pièges et bien des manigances. Même à la vingtième visite de Versailles, on reste pris de vertige devant une telle concentration de richesse dont on comprend qu'elle attirait encore plus de richesses. Pour reprendre nos esprits, on jette un coup d'œil par la fenêtre, et on se prend à penser aux valets qui, dans la cour, vaquaient à leurs occupations pour faire tourner cette belle machine, et à l'inégalité qui devait régner entre les maîtres et domestiques, mais notre guide nous interrompt : l'inégalité n'est pas là où on la voit, et il nous invite à relever le regard au-delà des grilles, à l'extérieur du château. Les inégalités se sont en réalité accrues pour un tiers à l'intérieur de la firme

(dans la cour), et pour deux tiers entre les entreprises (à l'extérieur des grilles). En réalité, les entreprises les plus riches ne paient pas si mal leurs collaborateurs les moins bien payés, c'est à l'extérieur que cela se gâte, étant entendu que l'extérieur est une notion de plus en plus virtuelle, et pas seulement à cause du numérique. Il suffit d'entrer dans une grande entreprise pour s'apercevoir que l'agent de sécurité, l'hôtesse, l'agent d'entretien, le cuisinier du restaurant d'entreprise ne sont pas ses employés, et ne bénéficient donc pas ou plus des avantages de la maison, ce qui ne déplaît pas souvent aux syndicats locaux.

Le visiteur sera particulièrement intéressé par le *lobby* où notre guide explique les mille et une manières d'influencer les décisions publiques au profit des grandes entreprises. Là encore, les choses doivent être bien interprétées, et ce n'est pas si simple. La législation "*antitrust*" est partout particulièrement stable, c'est donc son interprétation qui empêche depuis plusieurs années les décisions radicales de dissoudre des grandes entreprises trop puissantes, comme ce fut le cas pour Standard Oil. Comme le résume notre guide, les temps changent, et ce qui nous semble tolérable ou non est très différent. Aujourd'hui, Standard Oil ne serait pas disloquée, mais elle serait assurément condamnée pour corruption. Notre guide jubile à l'approche d'un petit cabinet des curiosités qui détaille les petites astuces fiscales connues sous des noms évocateurs de « doublette irlandaise » ou de « sandwich hollandais », qui renvoient toutes vers des ciels paradisiaques. Bien que les États soient entrés dans une course au rabais fiscal, qui aura vu l'impôt sur les sociétés baisser de moitié en quarante ans, il semble que ce soit encore trop pour les entreprises globales, surtout quand elles sont numériques.

Ne pas confondre Géants et Titans

L'auteur distingue les entreprises numériques qu'il propose d'appeler « les Titans » (un terme malheureusement déjà préempté par les financiers pour qualifier les super licornes de plus de 50 milliards de capitalisation), des « simples » entreprises globales à succès qu'il propose d'appeler « les Géants ». Il fait ensuite remarquer que l'Europe dispose de Géants, mais pas de Titans. Elle n'arrive pas à sortir de l'impasse depuis vingt ans, pire même, dans cette quête de solutions elle se détourne de ses propres Géants, une sorte de double peine.

La visite se termine sur le thème de la fragilité de la puissance. L'ambition des Géants, et surtout des Titans (Facebook veut battre monnaie avec son Diem – anciennement Libra –, les fondateurs de Google trouver l'immortalité, et Elon Musk gagner l'espace), n'est-elle pas suffisamment délirante pour déclencher enfin un sursaut des États, comme Louis XIV interrompt Fouquet et sa fameuse devise : « *Quo non ascendet ?* » En réalité, ce sursaut a commencé, et l'Europe mène le bal. Si ce n'est pas le début de la fin des Géants et des Titans, c'est assurément la fin du début, la fin de la ruée vers l'or où tout est permis, d'autant que s'enclenche la démondialisation semblant irréversible à notre guide, qui en donne quelques preuves convaincantes.

La grande entreprise comme sujet d'étude

On l'aura compris, une « visite de Versailles » s'impose plus que jamais, mais avec François Lévêque comme guide. L'ouvrage est tellement stimulant qu'on peut regretter que l'auteur ne tire de conséquences seulement en matière de politiques publiques, mais après tout il reste dans son rôle. Cela ne doit pas nous empêcher de prolonger la réflexion en direction des politiques d'entreprises pour lesquelles les conséquences sont simplement vertigineuses (le groupe Lafarge qui avait tant gagné de la mondialisation dans un premier temps n'a-t-il trébuché de vouloir manger trop, trop vite ? La société Holcim qui l'a avalé n'est-elle pas en train d'organiser sa démondialisation à marche forcée ?). Les Géants ont compris la menace et se transforment aujourd'hui de manière insoupçonnée. Après des années de transformation, les résultats deviennent tangibles. La séparation entre Géants et Titans est d'ailleurs peut-être vouée à s'estomper, sinon à disparaître. François Lévêque place dans la collecte des données la frontière entre les deux, mais plusieurs Géants français réalisent déjà plus de 20 % de leur chiffre d'affaires avec une collecte de données massives équivalente aux GAFAs, tout en faisant du respect de la vie privée des consommateurs un élément de différenciation. On l'aura compris, ce livre est une incitation pour les sciences de gestion et du management à prendre ce sujet à bras le corps et à en rendre compte avec ses propres lunettes, celles de l'entreprise, pour compléter l'observation des marchés et de l'État.

Le bureau, tout un monde

À propos de l'ouvrage de Pascal DIBIE, *Ethnologie du bureau. Brève histoire d'une humanité assise*, Métailié, Paris (2020)

Par Jean-Marc WELLER
Sociologue, chercheur au CNRS (LISIS)



Dans son dernier ouvrage, l'ethnologue Pascal DIBIE entreprend une enquête originale à travers un objet d'apparence banale, mais néanmoins très sérieux : le bureau. Meuble ou pièce, au travail ou au domicile, en table ou sur écran, il participe à notre vie ordinaire autant qu'il la recompose, et inspire à l'auteur une « brève histoire d'une humanité assise ». Après en avoir rappelé toute l'importance, puisqu'on trouve le bureau au cœur des apprentissages dès l'enfance (apprendre à se tenir assis) et au fondement de nos institutions les plus reconnues (l'État), l'auteur propose une lecture passionnante et personnelle de cet aménagement. Six chapitres ordonnent son propos, tirant à chaque fois un fil de son histoire.

Le premier chapitre, *Tout pour écrire*, restitue l'histoire matérielle des lieux et des outils de bureau. Si ce dernier doit sa véritable naissance il y a trois siècles, il n'en demeure pas moins un instrument ancien du pouvoir que l'auteur fait remonter à l'Antiquité, évoquant tour